

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centims par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

LA VOIE DOULOUREUSE

SUITE ET FIN.

(Pour les sept premières stations, voir *Le Propagateur des bons livres*, 1 avril 1886.)

HUITIÈME STATION.

La huitième station est indiquée par une grosse pierre scellée dans le mur. A un voyageur étranger qui voudrait la reconnaître sans guide, je dirais : Cherchez dans un mur grossièrement crépi une pierre de taille assez lisse, chargée de crachats et dominant un monceau d'ordures. C'est là que *Notre-Seigneur rencontra les filles de Jérusalem qui pleuraient.*

D'après une prescription du Talmud, pas une larme de compassion ne devait être versée sur le chemin du condamné se rendant au lieu du supplice. Mais les femmes courageuses, si bien appelées les *Saintes Femmes*, ne se laissent arrêter ni par la défense ni par les coutumes; et malgré la multitude impie et furieuse, elles ont le courage de se déclarer franchement dévouées au Sauveur. En le voyant meurtri et couvert de sang, elles poussèrent de grands cris et firent entendre de douloureuses lamentations. En même temps, elles lui présentèrent, suivant la coutume de leur pays, des linges pour s'essuyer le visage. Jésus se tourna vers elles et leur dit : " Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants....."

" Dans cette marche douloureuse, Jésus, oubliant ses propres souffrances, ne pense qu'à la ruine de sa patrie. Jérusalem était située sur plusieurs collines, dont les enfoncements souterrains servaient de refuge aux habitants, dans les derniers temps du siège. Les montagnes sont tombées sur eux, et les collines les couvrent encore; car la ville fut rasée, et ses débris remplirent les vallées, lorsqu'il ne resta plus d'elle pierre sur pierre, et que les vainqueurs promènerent la charrie sur ses ruines. Les paroles de Notre-Seigneur, dans son trajet au Calvaire, ont donc été accomplies à la lettre. Près de mourir, il se retourna encore pour jeter un dernier regard sur la ville et le pays. De larmes, il n'en avait plus, car il les avait toutes pleurées dans l'excès de sa douleur. Mais sa dernière parole est à la fois une prophétie et une plainte sur le sort qui attendait Jérusalem. C'est cette même malédiction que, plus tard, avant la ruine de la ville, un autre Jésus prononça sans interruption, jusqu'à ce qu'enfin il en fût lui-même victime." (Doct. Sepp.)

NEUVIÈME STATION.

Après la huitième station, le chemin est brusquement interrompu. Autrefois il conduisait par la gauche jusqu'au Calvaire. Actuellement une maison massive barre le passage. Nous dûmes retourner sur nos pas et faire un long circuit pour arriver à l'endroit où *Notre-Seigneur tomba pour la troisième fois.*

Ces diverses chutes ne sont point consignées dans l'Évangile; mais combien la tradition est vraisemblable, lorsqu'elle nous montre le Sauveur chancelant et tombant sous le poids de la fatigue et des mauvais traitements! On est au pied du Calvaire. La route devient de plus en plus tortueuse. Le chef de l'escorte est parti au moment où l'on franchissait la porte de la ville. Plus d'autorité, par conséquent, pour commander encore un semblant de respect. Les soldats, commandés par un simple centurion, s'irritent des lenteurs de la marche, crient, disent des injures, pressent, poussent, et frappent le Sauveur sans aucun égard. Il tombe encore!

Si je devais m'étonner, ce ne serait pas de cette chute, mais de ce que Notre-Seigneur ait pu encore se relever et se traîner jusqu'au Calvaire. Il fallait qu'il nous aimât jusqu'à une sorte de passion pour accepter tant d'épreuves.

DIXIÈME STATION.

Au moment où nous finissions notre neuvième station, nouvelle contrariété. On vint nous dire que les Turcs avaient fermé l'église du Saint-Sépulcre pour une heure. Or le Calvaire est aujourd'hui enclavé dans l'église: force nous fut

donc de suspendre nos saints exercices. Nous nous abritâmes comme nous pûmes dans les rez-de-chaussée qu'on voulut bien nous ouvrir pour de l'argent; et lorsqu'il plut aux Turcs de nous admettre, nous montâmes à cet endroit du Calvaire où *Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements.*

Comment était disposée la sainte montagne? Il est difficile de le bien savoir. Voici comment nous la montre une âme pieuse, qui pensait l'avoir vue dans une lumière céleste. Si elle s'est trompée, sa description nous servira du moins à aider notre esprit dans la reconstitution des lieux. Elle domine la ville entière, sauf les hauteurs de Sion et de Bezétha, mais elle est placée de telle façon qu'on l'aperçoit aisément de ces deux points saillants. Son sommet, de l'étendue d'un manège ordinaire, est une plate-forme circulaire, protégée par un terrassement peu élevé. Du côté de la ville la pente est rude et l'aspect sauvage. A l'opposé, un chemin assez doux en facilite les abords. Les cavaliers se sont arrêtés sur ce chemin. Les fantassins du centurion sont échelonnés autour du rocher ou sur la plate-forme, selon les exigences du service. Plusieurs gardent les deux larrons, qu'on n'avait pas fait monter faute d'espace, et qui, étendus sur le dos et les bras attachés aux pièces transversales de leur croix, attendaient sur le penchant de la montagne, à l'endroit où le chemin prend la direction du sud. Une foule assez considérable, des gens du commun, des étrangers, des domestiques, des esclaves, des païens, des femmes, tous gens qui ne craignaient pas les souillures légales, s'étaient placés autour de la clôture; d'autres étaient sur les collines voisines; leur nombre s'augmentait sans cesse de gens qui, des campagnes prochaines, se rendaient à Jérusalem. Au sud, sur le mont Gihon, était un camp d'étrangers venus pour la Pâque; beaucoup d'entre eux regardaient à distance, d'autres s'approchèrent du Calvaire.

Il était environ onze heures quand Jésus arriva à l'endroit où il devait être crucifié. Les bourreaux, ayant repoussé Simon, le tirèrent au moyen de leurs cordes; ils détachèrent les pièces de la croix et les rapprochèrent l'une de l'autre. Quel triste spectacle présenta alors le Sauveur, debout à l'endroit même où il devait être mis à mort, pâle, meurtri, déchiré, sanglant! Ses ennemis le renversèrent, en l'accablant de propos outrageants. " Viens, lui dirent-ils, viens, roi puissant, nous allons prendre la mesure pour ton trône..." Il se plaça de lui-même sur la croix; et si l'état auquel il était réduit, lui eût permis des mouvements plus rapides, les bourreaux n'auraient pas eu besoin d'user de violence pour l'étendre comme ils le voulaient. Ils le couchèrent donc sur l'instrument du supplice et marquèrent les endroits où s'arrêtaient ses pieds et ses mains.

Ensuite, ils le conduisirent à soixante pas de là, vers le nord, à une caverne creusée dans le rocher, et qui avait servi de cellier ou de citerne; ils en ouvrirent la porte et l'y jetèrent si brutalement que, sans la protection de son Père, ses genoux se seraient brisés contre la pierre.

Les bourreaux commencèrent alors leurs derniers préparatifs. Au milieu de l'espace circulaire qui forme le sommet du Calvaire est une partie également circulaire et plus élevée de quelques pieds. Ce fut là qu'ils creusèrent les trous destinés à recevoir les croix. Ils placèrent à droite et à gauche celles des deux larrons; elles étaient plus basses et plus grossièrement travaillées. Celle du Sauveur s'éleva au milieu.

Scène odieuse! Ceux-ci préparent les clous et les marteaux, ceux-là dressent les échelles, d'autres se distribuent le travail. On cloue à la croix le support des pieds; on y pratique des trous et des entailles. Tous crient et blasphèment.

" Cependant quatre bourreaux, s'étant rendus à la caverne où l'on avait enfermé le Sauveur, l'en tirèrent de la façon la plus brutale. Durant ce dernier emprisonnement, Jésus avait demandé

à son Père le don de force, et il s'était encore une fois offert pour les péchés de ses ennemis. Les bourreaux, en le ramenant au Calvaire, lui prodiguèrent encore les coups et les outrages; le peuple les regardait faire et insultait à la victime; les soldats romains restaient froids et indifférents, uniquement occupés à maintenir l'ordre. Enfin Jésus franchit le terrassement qui séparait le sommet du reste de la colline.

Quand les saintes femmes le virent passer, elles donnèrent de l'argent aux bourreaux et les prièrent d'offrir de leur part à leur maître, une boisson généreuse et cordiale qu'elles lui avaient préparée. Coeurs magnanimes! qui célébrera dignement leurs louanges? Lorsque tout le monde abandonne Jésus, elles, dominant la faiblesse naturelle à leur sexe, bravant la foule et s'exposant à tout, sont parvenues au Calvaire où elles se déclarent franchement les servantes du condamné.

D'après les coutumes d'alors, les dames de la noblesse se réservaient le privilège de préparer elles-mêmes le breuvage destiné à assoupir les sens des patients et à leur rendre la douleur moins sensible. Mais lorsqu'il s'agissait d'un crime exceptionnellement abominable, et c'était le cas, disaient les pharisiens, les dames s'abstenaient, et la ville fournissait la boisson narcotique. Les saintes femmes eurent le courage de protester. Malheureusement, elles eurent aussi la douleur de voir les bourreaux, après avoir reçu leur argent, boire le vin, et présenter au Sauveur le fiel et le vinaigre, officiellement envoyés.

On se hâta d'arracher le manteau qui couvrait les épaules du Sauveur. On lui ôta la tunique sans couture, tissée par les mains de la sainte Vierge, et qui avait grandi avec lui. Encore une fois, on lui enleva brutalement la couronne qui rendait difficile son dépouillement, et on la remplaça de manière à produire de nouvelles blessures.

Le Fils de l'homme parut alors aux yeux de ses ennemis, couvert de sang et de plaies. Durant la marche, ses vêtements de laine s'étaient collés et raidis sur sa chair meurtrie. On les arracha violemment, et les plaies de sa poitrine restèrent à découvert. Ses épaules cruellement déchirées laissaient voir ses os; des morceaux de laine étaient restés collés à ses blessures et les envenimaient.

Oh! comme nous nous irritons de la moindre injustice! comme nous nous plaignons du moindre dommage! que d'impatiences, que de gémissements, lorsque, dans la maladie, on ne s'empresse pas autour de nous, on ne prodigue pas les soins pour calmer nos souffrances! Et Jésus, notre divin Sauveur, était là, dépouillé de ses vêtements, assis sur une pierre, saignant de toutes parts, seul, dans les tortures de la plus cruelle agonie! Enseignement sublime, qui endort toutes les douleurs quand on sait le comprendre!

ONZIÈME STATION.

Tout près du lieu où la croix fut plantée, s'élève un autel où j'ai eu le bonheur de célébrer plusieurs fois la messe. On avait étendu l'arbre fatal au lieu où se trouve aujourd'hui l'autel, et plusieurs pensent que Notre-Seigneur y fut cloué au bois sacré. Saint Bonaventure est d'un avis contraire. Il suppose que, la croix une fois élevée de terre, on obligea le Sauveur à y monter avec une échelle, pour s'y laisser clouer. Mais la difficulté d'une telle opération donne lieu de croire qu'il en fut autrement; et nous suivons, ici, la tradition reçue à Jérusalem.

Tous les préparatifs sont achevés. Les bourreaux ordonnent à leur victime de s'étendre sur l'autel fatal, et Jésus obéit avec autant d'empressement que le lui permet sa faiblesse.

On aurait pu le peindre alors comme la représentation vivante de la douleur. Les bourreaux tirèrent son bras droit avec force, pour le faire arriver à l'endroit où le trou avait été préparé. Un autre saisit sa main pour la forcer à se tenir ouverte. Un troisième enfonça dans la paume de cette main, qui avait si souvent répandu les bénédictions, un clou gros et long, à la pointe acérée. Il frappa coup sur coup avec un maillet de fer; le sang jaillit avec abondance. Ensuite on cloua de même la main gauche. Le sang jaillit encore, et les plaintes douces et résignées de Notre-Seigneur se mêlèrent au bruit de l'affreux marteau.

L'extension violente donnée aux bras, ayant eu pour effet de ramasser le corps et de soulever les genoux, les pieds tirés avec des cordes n'arrivaient point au support préparé, alors les bourreaux éclatèrent en blasphèmes et en malédictions. Quelques-uns voulaient qu'on fit de nouveaux trous pour les mains, car il paraissait difficile de déplacer le support; mais les autres s'écrièrent avec fureur: S'il ne veut pas s'étendre, nous saurons lui venir en aide; et attachant une corde aux deux pieds, ils les tirèrent avec une violence hideuse. La poitrine alors parut se déchirer, on enfonça les clous, et le crime fut consommé. Il est impossible de dire ce que souffrit, en ce moment, le Sauveur.

La sainte Vierge gémissait. Madeleine était hors d'elle-même.

O Dieu! que les hommes sensuels, délicats, immortifiés, viennent ici, apprendre à souffrir. Il faut que la douleur soit chose bien précieuse pour qu'on la prodigue ainsi à notre Maître!

DOUZIÈME STATION.

Lorsque le crucifiement fut ainsi accompli, les bourreaux attachèrent des cordes aux deux bras de la croix, et la soulevèrent lentement, pendant que d'autres la soutenaient à droite et à gauche. Au moment où la croix glissa dans le trou préparé pour la recevoir, la secousse fut effroyable. Ah! par le contre-coup, le Sauveur laissa échapper un léger cri. Son corps s'affaissa sur lui-même; ses blessures se rouvrirent, le sang coula plus abondamment, et les os déjà disloqués s'entre-choquèrent. Pour fixer la croix, on enfonça dans le trou cinq morceaux de bois; l'un en avant, un second à droite, un troisième à gauche, et deux par derrière.

Moment effroyable et solennel tout à la fois. Après s'être balancée un instant dans les airs, la croix retombe, et se trouve fixée. Des cris insultants s'élèvent: ils sortent de la poitrine des bourreaux, des pharisiens et d'une multitude égarée. Mais, en même temps, des voix pieuses et plaintives se mêlent aux cris tumultueux: voix bénies, les plus saintes de la terre, voix de la Mère du Sauveur, voix de ses amis, voix de tous ceux qui ont le cœur pur. Elles saluent, avec des plantes attendrissantes, le Verbe éternel attaché à la croix.

Le silence de la stupeur ayant succédé aux cris furieux, on entendit tout à coup les trompettes du Temple qui annonçaient le commencement de l'immolation de l'Agneau pascal figuratif. En ce moment bien des cœurs furent émus; et beaucoup se rappelèrent cette parole de Jean-Baptiste: " Voici l'Agneau de Dieu, celui qui a pris sur lui les péchés du monde!"

Par suite de la secousse imprimée à la croix, la tête du Sauveur, chargée de sa couronne d'épines, laissa échapper des flots de sang. De ses mains et de ses pieds le sang coula également en abondance. Toutes les blessures se rouvrirent. Notre-Seigneur laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et il resta comme anéanti. Le sang remplissait ses paupières et sa bouche auguste. Ses cheveux et sa barbe en étaient imbibés. L'arbre de la croix tout entier en était couvert. Malgré tant de blessures, le corps sacré conservait une expression de dignité et de noblesse qui allait au cœur. Le Fils de Dieu, s'immolant par amour pour les hommes, restait beau, admirable de sainteté, de pureté, jusque sous les traits de l'Agneau de Dieu baigné dans son sang et chargé des péchés des hommes.

Dependant le ciel s'était obscurci, et des ténèbres épaisses environnaient la ville et le Calvaire. Au commencement, le bruit des marteaux, les cris confus, les plaintes des deux larrons, les paroles outrageantes des Pharisiens, le mouvement des soldats, avaient comme suspendu l'impression de ce phénomène. Mais les ténèbres augmentant, les spectateurs devinrent pensifs, et s'éloignèrent pour la plupart. Quel moment!

Il vient d'avoir lieu ce grand dialogue qu'un saint Père met dans la bouche de Dieu le Père irrité et dans celle de son divin Fils, devenu malédiction pour nos péchés.

" Présentez, mon Fils, disait le Père, cette main droite chargée de tous les larcins et de toutes les injustices des hommes. Pour la rendre pure, il faut des flots de sang!" — Or, Jésus avait présenté sa main, et un clou énorme avait percé cette main pour l'attacher à la